

Moreno (J.L.) - *Fondements de la sociométrie*. Traduit d'après la  
seconde édition américaine (Who Shall Survive?) par H. Lesage et  
P.-H. Maucorps  
Monsieur P.-H. Maucorps

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Maucorps P.-H. Moreno (J.L.) - *Fondements de la sociométrie*. Traduit d'après la seconde édition américaine (Who Shall Survive?) par H. Lesage et P.-H. Maucorps. In: Revue française de science politique, 5<sup>e</sup> année, n°3, 1955. pp. 641-646;  
[https://www.persee.fr/doc/rfsp\\_0035-2950\\_1955\\_num\\_5\\_3\\_402631\\_t1\\_0641\\_0000\\_002](https://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1955_num_5_3_402631_t1_0641_0000_002)

---

Fichier pdf généré le 23/04/2018

# NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

## Généralités, Méthodologie, Enseignement

MORENO (J.L.) — *Fondements de la sociométrie*. Traduit d'après la seconde édition américaine (*Who Shall Survive?*) par H. Lesage et P.-H. Maucorps. — Paris, Presses Universitaires, 1954. In-4°, xxxii-400 p., fig., pl. h.-t. 1.800 fr. (Bibliothèque de sociologie contemporaine).

Le mouvement « sociométrique » dont le psychiatre J.L. Moreno fut l'initiateur naquit véritablement en 1934 avec la parution outre-Atlantique de son célèbre ouvrage *Who Shall Survive? (Qui survivra?)*. Sans doute Moreno, alors disciple de Freud, avait-il déjà donné dans quelques brochures parues à Vienne aux alentours des années 1920, des indications sur la base conceptuelle et le système thérapeutique qui allaient être siens, tant sur le plan individuel que sur le plan collectif. Mais il ne s'agissait encore que d'aperçus, de lignes de force jetées dans le champ des rapports sociaux. Soucieux de dépasser le point de vue psychanalytique et de déboucher au niveau des relations interpersonnelles, il rompt dès cette époque avec Freud. Les notions de spontanéité et de créativité qui deviendront les pierres angulaires de son système sont mises en relief. Les premiers jalons de sa technique de réduction des conflits sont posés : c'est à Vienne qu'insistant sur la notion de « rôle » il a l'idée de créer un théâtre thérapeutique, préfiguration du « psychodrame » et du « sociodrame » qu'il allait mettre au point quelques années plus tard et qui connaîtront une fortune assez extraordinaire. Cependant ces idées et ces essais manquaient de coordination et souffraient de ne reposer sur aucune base concrète. Conscient d'avoir à combler cette lacune sous peine d'être accusé d'empirisme, Moreno entreprit d'inventorier systématiquement la nature et l'évolution des rapports sociaux au sein d'une vaste collectivité choisie à cet effet. Escomptant que les résultats obtenus à cette échelle confirmeraient le bien-fondé de ses observations cliniques fragmentaires, il serait alors en mesure de proposer plus valablement ses intentions réformatrices. Pour ce faire il s'adressa à une population de plusieurs centaines de délinquantes groupées dans une maison de redressement des environs de New York (Hudson) et, assisté de H.H. Jennings (1), eut l'ingénieuse idée de leur proposer de décider de leur destin collectif en choisissant elles-mêmes leurs partenaires pour les différentes activités de leur existence pénitentiaire. Ce système de réorganisation par cooptation

---

1. H.H. JENNINGS, *Leadership and Isolation*, 2<sup>e</sup> édition, New York, Longmans and Green.

est maintenant connu sous le nom de « test sociométrique » que lui a réservé Moreno. A la faveur des réponses ainsi suscitées, il est possible d'identifier les courants d'attraction, de répulsion ou d'indifférence circulant au sein des collectivités, d'en analyser les raisons et de prévoir dans une certaine mesure leur évolution au gré des circonstances ou des accidents délibérément provoqués. C'est à cette étude des « réseaux » interpersonnels que fut consacrée la première édition de *Who Shall Survive?*

Au cours des vingt années qui séparent les deux éditions de cet ouvrage, le mouvement sociométrique a connu un essor prodigieux. Entouré d'une pléiade de chercheurs et de thérapeutes, Moreno a mené son combat sur deux fronts qui, pour être inséparables dans son esprit, n'en ont pas moins épousé des orientations assez différentes. L'un se réfère à des préoccupations psychiatriques : libérer l'individu en lui faisant prendre conscience de ses conflits individuels et sociaux par le truchement de situations dramatiques où son rôle s'explicité. L'autre à des préoccupations sociologiques : la mesure des phénomènes sociaux tels qu'ils se manifestent à l'échelon des relations interpersonnelles. Chacun de ces deux courants majeurs de la recherche sociométrique a ses propres spécialistes, ses techniques particulières et il est significatif de constater que le fossé se creuse chaque jour davantage entre les praticiens de la clinique psychodramatique et sociodramatique et les chercheurs — psychologues et sociologues — qui se consacrent à l'analyse quantitative des rapports avec autrui.

Il ne peut être question ici de retracer les démarches multiples de l'investigation clinique de l'école de Moreno ni de s'interroger sur la validité des cures dramatiques qu'elle propose à ses patients individuels ou collectifs. Nous renvoyons à ce propos le lecteur aux ouvrages et revues consacrés tout spécialement à ce type d'investigation (2). Aussi bien la seconde édition de *Who Shall Survive?* s'abstient-elle, sauf par allusions éparses, de pénétrer dans ce domaine et n'est-elle qu'une révision de celle de 1934. C'est dire que les *Fondements de la sociométrie* présentés aux lecteurs de langue française par la Bibliothèque de Sociologie contemporaine ne recèlent qu'un fragment de la pensée de son auteur et concernent plus particulièrement son interprétation des relations sociales.

Cependant, pour limitée qu'elle soit à l'aspect purement sociométrique — c'est-à-dire à l'analyse quantitative du « socius » — cette nouvelle édition rend compte tant par son introduction que par son abondante bibliographie (plus de mille références) des progrès réalisés en ce domaine au cours des vingt dernières années. Regrettons à cet égard que l'édition française se soit abstenue de reproduire la liste de ces références qui eussent été fort utiles aux chercheurs intéressés par ces problèmes. Omission d'autant plus regrettable que la plupart des études citées dans l'édition américaine se rapportent à des analyses effectuées dans tous les domaines de l'activité sociale (enseignement, industrie, agglomérations rurales et urbaines, tribus primitives, organismes civils

---

2. Voir plus spécialement les revues *Society* et *Group Psychotherapy*, New York, Beacon House.

et militaires, coopératives, etc.) et auraient été susceptibles d'attirer l'attention des spécialistes de toute la gamme des disciplines humaines, qu'il s'agisse des pédagogues, des éducateurs, des psychologues, des ethnologues, des sociologues ou des économistes. Nul doute que l'indication de ces travaux concrets n'eût contribué à dissiper l'impression de malaise et de gratuité soulevée par les affirmations quelque peu messianiques du fondateur de la sociométrie. Car, en fin de compte, les *Fondements de la sociométrie* ne sont qu'un exposé doctrinal, partiellement justifié par les résultats obtenus au cours de la première enquête effectuée par Moreno et ses collaborateurs à Hudson.

Il sortirait du cadre de ce compte rendu d'exposer en détail les conceptions sociologiques de l'auteur de *Who Shall Survive?* Nous nous permettons à ce propos de renvoyer le lecteur à notre ouvrage *Psychologie des mouvements sociaux* (3) où nous avons eu l'occasion d'aborder les grandes lignes de son système théorique et en particulier de présenter et discuter les notions fondamentales d'atome social, de télé, de spontanéité-créativité, de rôle, d'expansivité affective, etc. et d'exposer l'essentiel des lois sociogénétique, sociodynamique, de mobilité sociale, etc. que Moreno a cru devoir dégager de la somme de ses observations. Qu'il nous suffise ici de rappeler son postulat fondamental : l'efficacité des groupes sociaux — et singulièrement des groupes restreints — est directement fonction du degré d'acceptation mutuelle et spontanée de leurs partenaires ; corollairement, l'épanouissement harmonieux des personnalités se réalise dans la mesure où les individus sont intégrés à des ensembles dont les membres s'acceptent spontanément les uns les autres. Cette double affirmation implique l'existence, au niveau des relations interpersonnelles, de courants affectifs préférentiels dont les directions et les intensités déterminent la structure des groupes et les destinées individuelles. C'est au « test sociométrique » qu'incombe le soin de révéler concrètement ces courants. L'examen des données recueillies à la faveur de ce mode de sollicitation permet de saisir quantitativement les manifestations majeures de la sociabilité développées au sein d'une collectivité : popularité et isolement, exclusion et tolérance, attirance mutuelle et antagonisme, formation de « clans », etc. Le rapprochement de ces indices expérimentaux et des données issues de l'observation (statuts économiques, appartenances politiques ou religieuses, par exemple) permet de saisir le déterminisme des phénomènes constatés.

Certes, à l'origine, les situations invoquées concernaient des activités collectives mal différenciées, insuffisamment concrètes, et déclenchaient de ce fait des réactions strictement affectives. Moreno, sous l'impulsion de H. Jennings, introduisit bientôt la distinction capitale entre critères « psychotéliques » et critères « sociotéliques » de choix ou de rejet : les « psychogroupes » résultant des sollicitations affectives (attirance émotive, amitiés) s'opposent ainsi nettement aux « sociogroupes » issus de mises en situation de caractère fonctionnel, faisant appel au rendement collectif et impliquant la réussite.

---

3. Paris, Presses Universitaires, 1950 (Collection « Que sais-je ? »).

C'est à l'exposé de cette méthode d'investigation et des résultats qu'elle a fournis qu'est consacrée la majeure partie des *Fondements de la sociométrie*. Indiquons brièvement ceux des aspects idéologiques ou techniques qui nous semblent les plus novateurs et les plus féconds, laissant délibérément de côté les considérations philosophiques et les généralisations hasardeuses :

1° Le mode de construction des tests sociométriques, les précautions à prendre lors de leur administration, le collationnement des données recueillies sont exposés et discutés longuement et présentent un intérêt évident pour les utilisateurs éventuels. Ceux-ci s'apercevront vite à l'usage que les « sociogrammes » (dont de nombreux exemples sont donnés en fin d'ouvrage), pour spectaculaires qu'ils soient, ne présentent aucun intérêt pratique et que seules les « sociomatrices » (tableaux carrés à double entrée) se prêtent à un traitement commode et rationnel des données. Regrettons d'ailleurs qu'aucun exemple d'exploitation systématique d'une matrice, telle qu'elle a été mise au point par les continuateurs de Moreno, ne soit proposé à la réflexion du lecteur.

2° A un niveau d'élaboration statistique supérieur, l'étude des répartitions des choix et rejets, celle des indices individuels et collectifs sont abordées. Cependant, vis-à-vis des progrès accomplis depuis l'enquête d'Hudson, on s'étonnera du caractère rudimentaire de l'outil technique présenté et plus particulièrement de l'absence de toute critique probabiliste. Le dernier chapitre de l'ouvrage, « Sociométrie et statistique », ne présente à cet égard qu'un intérêt décoratif.

3° Les différentes épreuves (tests des fréquentations, test de spontanéité, test de perception d'autrui...) créées aux fins d'éclairer le constat sociométrique, témoignent d'une indiscutable ingéniosité et méritent réflexion. Sans doute leur utilisation valable dépend-elle de la nature des collectivités envisagées ; cependant les indications qu'elles sont susceptibles d'apporter permettent dans bien des cas de préciser le déterminisme des manifestations psycho-sociales déclenchées par l'invite sociométrique.

4° Les problèmes posés par la réorganisation d'une collectivité ainsi inventoriée sont enfin examinés. Comment faut-il fractionner un ensemble de population en unités organiques inter-groupales ? Comment déceler les contaminations de groupe à groupe, étudier la propagation des rumeurs ? Comment prévenir les « gangs » et les amorces de séparatisme ? Autant de questions que Moreno a eu le mérite de poser et que ses continuateurs, moins ambitieux mais plus précis, s'efforcent peu à peu de résoudre dans des conjonctures bien définies.

Ces remarques n'épuisent évidemment pas le contenu de l'ouvrage. Pour peu que le lecteur consente à supporter les nombreuses digressions où Moreno laisse percer ses intentions d'impérialisme sociométrique et ses prétentions à une révolution sociale dont il serait le guide, il glanera çà et là des suggestions qui vaudront de retenir son attention, voire même quelques idées de recherche. Signalons enfin la « Préface à l'édition française » qui constitue un excellent récapitulatif des travaux effectués par l'école sociométrique sur le plan international.

Mais la lecture des *Fondements de la sociométrie* provoque davantage d'objections qu'elle ne soulève d'enthousiasme. S'il paraît difficile de contester à ce mouvement la nouveauté et la richesse de ses apports, s'il est juste de reconnaître les progrès et les perfectionnements qu'il a réalisés au cours des dernières décades, il est néanmoins nécessaire de formuler à son endroit des réserves dont la gravité ne laisse pas d'être inquiétante. Indiquons brièvement quelques-unes de ces faiblesses ou de ces carences :

1° Sur le plan théorique, la sociométrie trahit une insuffisance décisive et persistante : elle ne s'intéresse qu'à l'étude des relations interindividuelles sans accorder la moindre attention à la notion de groupe. Victime d'un psychologisme naïf et étroit, elle ignore la réalité collective la plus fortuite (la « masse ») comme la plus consciente (les « nous »). Elle n'aperçoit que les rapports avec autrui et reste ainsi au niveau d'une interpsychologie assez fruste et arbitraire. A ses yeux le groupe n'a qu'une réalité et une existence occasionnelles.

2° Cette ignorance du collectif s'accompagne d'un mépris quasi total des facteurs d'historicité. La prééminence que Moreno entend accorder à la spontanéité, le dispense d'appréhender tous les autres ressorts de la dynamique sociale et de s'interroger sur les traces et les sédiments déposés par l'histoire dans les consciences individuelles et collectives. Il analyse les démarches interpersonnelles dans un cadre abstrait où les individus errent à la rencontre les uns des autres, sourds aux leçons de l'histoire, insensibles aux héritages culturels, ignorants des traditions, indifférents aux aspirations collectives et à l'évolution sociale. Au reste, cette approche ahistorique des phénomènes psychosociologiques caractérise-t-elle l'ensemble de la recherche américaine dans les sciences humaines. L'école des « group dynamics » fondée par Kurt Lewin, et qui sur bien des points se rapproche du mouvement sociométrique, commet à l'échelon collectif l'erreur fondamentale de Moreno à l'échelon individuel : elle isole le groupe de son contexte historique et social pour en faire une entité autonome affranchie de tout héritage et de toute influence.

3° Il n'est pas étonnant dans ces conditions que le postulat fondamental de la sociométrie apparaisse quelque peu fragile. Affirmer que l'efficacité d'un groupe dépend du degré d'acceptation mutuelle de ses membres, c'est poser le primat de l'affectivité au détriment des motivations associatives qui dépassent l'individu et qui relèvent de son contexte social total. Aussi les prétentions de Moreno à vouloir résoudre par la sociométrie et ses dérivés dramatiques tous les conflits sociaux apparaissent-elles pour le moins démesurées. On voit mal comment des meetings « préventifs, didactiques et thérapeutiques » tenus dans les coulisses de l'usine entre patrons et ouvriers régleraient les problèmes posés par la contradiction du capital et du travail et à quelle atmosphère de sympathie il faudrait atteindre pour supprimer les antagonismes d'intérêt, étouffer les consciences sociales et politiques et surmonter le processus historique de la lutte des classes. D'ailleurs, au niveau de la seule affectivité, l'hypothèse de base de Moreno est encore contestable. Certains groupes ne s'avèrent-ils pas

d'autant plus efficaces qu'ils développent en leur sein des oppositions éminemment utiles à la résolution souple des tensions ?

4° Sur le plan technique enfin, les *Fondements de la sociologie* ne livrent qu'une image très imparfaite des possibilités réelles de cette méthode d'investigation des rapports sociaux. Le chercheur conscient des limites et des faiblesses de la démarche sociométrique, mais soucieux d'en retirer certains avantages ou de l'adapter à ses besoins, ne pourra se contenter de la lecture de cet ouvrage. Il lui faudra, répétons-le, consulter les références bibliographiques de la seconde édition américaine de *Who Shall Survive?* Il aura ainsi l'occasion de mesurer souvent l'écart qui sépare une vision suggestive mais quelque peu prophétique de la réalité sociale de sa véritable approche expérimentale dans une perspective renouvelée.

P.-H. MAUCORPS

ROBSON (WILLIAM A.) — *Les Sciences sociales dans l'enseignement supérieur : science politique*. Rapport rédigé par William A. Robson pour l'Association internationale de Science politique. — Paris, Unesco (1955). In-8°, 281 p. (Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture : « L'Enseignement des sciences sociales »).

Le livre du professeur Robson, dont l'édition en langue anglaise est parue en 1954, représente l'aboutissement d'une partie de l'enquête menée sous les auspices de l'Unesco sur l'enseignement des sciences sociales dans huit pays choisis à titre d'exemples ; le rapport sur la science politique repose donc sur huit rapports nationaux ; bien qu'il ait été précédé d'une Table Ronde groupant les rapporteurs, il dégage, comme le souligne son auteur, une interprétation et des conclusions personnelles. En effet, le rapport ne se borne pas à un résumé descriptif et comparatif des institutions ; ce résumé figure à la fin du volume en des annexes fort bien faites et qui seront utiles. Le corps du livre consiste dans la discussion des problèmes soulevés à l'occasion de l'enquête. Pour chacun d'eux, le professeur Robson esquisse les types de solutions ou d'attitudes relevées dans les rapports nationaux et il les discute à la lumière de ce que devrait être l'enseignement de la science politique : constatations et recommandations s'interpénètrent. On pressent déjà que dans tous les pays, ou presque, la distance est grande encore entre l'état de choses actuel et l'idéal formulé par le professeur Robson.

L'auteur commence en effet par affirmer l'unité de la science politique et son droit à être reconnue comme une discipline autonome au sein des sciences sociales ; elle est « l'étude du pouvoir dans la société », ce qui implique quatre catégories principales de questions : la théorie politique, le « gouvernement » ; les partis et l'opinion ; les relations internationales (qui ne sauraient prétendre à l'autonomie). Un curriculum satisfaisant intégrerait l'étude de ces sujets ; il permettrait également d'y associer des disciplines voisines dont la connaissance est indispensable à l'étudiant en science politique : l'économie politique, le droit